

SAMPLE
TRANSLATION

BARBARA POGAČNIK
ELÉMENTS

PUBLISHED BY: LUD LITERATURA, 2008

TRANSLATED BY: STÉPHANE BOUQUET

ORIGINAL TITLE: V MNOŽICI IZGUBLJENI PAPIR

NUMBER OF PAGES: 81

Barbara Pogačnik: Eléments

ELEMENTS : EAU ROUGE

Le bateau est reconstruit, il se tient tranquille en rouge,
je plonge en haut vol de son pont, je nage toutes les nages.
Sur la rive, nous avons arrangé les lieux
dans un palais d'os où les voiles frémissent
sous la voûte du matin citronné.
L'eau est infusée de sang, c'est ce que voit
le bateau rouge. Très haut
s'incline son cou aquatique lors du retour dans les ports.

À deux, ils vont jusqu'au rebord de la mer, il y a une blancheur à sa surface,
ils la touchent et c'est rugueux – la neige tendre est plissée
sur la peau de l'eau, sous les voûtes sveltes du matin citronné.
Ultima Thulé avait été si proche
à l'instant où ils l'ont touchée.

ELEMENTS : OSIER

Des épées lourdes dans le cœur nous attendent, les salles remplies
de neige massive : où les mères lèvent la tête. Pendant
qu'on était en train de couper l'osier, je devais avouer ce que
j'avais rêvé, comment se fait-il que les lettres soient arrivées dans le panier,
avouer que c'était moi qui en pensée les écrivait,
et il semblait qu'au centre, tous mouraient,
saturés de soleil, comme si tous voulaient mourir
dans le fluide rougi, dense et aveuglant.

C'était la mise à mort de la forme ; au-delà,
il nous faut accepter l'amour comme il est,
foudroyant orageux grimpé sur un cheval, ne pas se retourner
sur les bogues que les jaloux jettent sous les sabots –

ELEMENTS : EAU SOLEIL

(poème héraclitéen)

Il était une fois qui flamboie à travers la rue,
qui descend, qui afflue vers le vent verdi,
une envie d'une pierre solide nous a pris, qu'elle nous tienne
et que nous voyions comment le jour a échappé à l'eau.
Dans de nombreux bâtiments des Hôpitaux de la ville,
mains, jambes, estomacs, poumons rassemblés
abandonnent les mois qu'ils ont traversés :
aurait-il été mieux de céder même le jardin aux barbares ?
Avec une colère qui écrase, comme les lavandières jadis battaient les draps,
un jour déserté flamboie par la rue :
tous ces sous-bois inutiles, ces branches trop touffues.
Tout ce qui est en train de croître vers le ciel rose,
raflé par les flammes de la journée.
La rue aux fenêtres brisées brille à travers la rivière follet
et même l'écriture amère dispose d'un portillon branlant.
 Nous sommes encore au mois de mars, disent les archives.
 Il n'y a pas de voûte lisse, et la rue entière se brise aux fenêtres.
Les cascades qui continuent de charrier ont fait taire le mois de mars.
Que le regard tâte le jardin ou le jardin sera submergé.

ELEMENTS : BOIS

Dans le creux d'un bateau-coco,
elle le menait le long du courant
jusqu'à ce qu'il bute aveuglément contre la pierre...
Il parlait comme une coquille vide.
Des arbres maladroits
du temps jadis
sont sortis sans tourner la tête
de pierres fendues
pour agiter les bras en souriant vers nous le long du chemin.
On a payé le gas-oil avec des chèques en bois –
dans une ville lointaine, quelqu'un prie pour que l'amour finisse.

L'écorce qui n'avait jamais brisé la mer translucide
attise les marques grêles des années dans le bois.
Tant que tu avais la foi, le bois restait d'usage,
or, soudainement, toute l'euphorbe
fut épuisée.

ELEMENTS : MÉTAL

Nous rions comme des boîtes de conserves et nous nous ouvrons,
confits dans notre victoire
lorsqu'une biche passe en courant devant les viseurs métalliques.

Derrière l'éclat, aveuglé, un homme s'immobilise, blanc comme un enfant.
Sans mot dire, il fait un avec la branche.

A présent, plus personne ne peut approcher la pomme à épaisse peau d'or.
Le bébé parsemé de poudre dorée pèse lourd dans les bras –
et pendant la grande sonnerie vespérale des cloches rougeoyantes
quelqu'un est traversé d'une peur soudaine devant cette parfaite mère de bronze
à laquelle pensent les biches lorsqu'elles font l'amour.

ELEMENTS : AIR

Aujourd'hui, l'Europe n'est qu'un océan vide
avec une nuage d'île où nous buvons des cocktails multicolores,
libres de tout souci. Les continents sont partis.
Nous avons convenu qu'il vaut mieux qu'ils disparaissent.
Une femme faite de la voile verte du chant des cigales
ramasse, un à un, comme des cailloux,
les continents. Dans la gorge, une miette de lumière pique .
Une brise ensoleillée souffle sur l'ex-terre ferme, les continents
sont partis. Et l'Europe, émerveillée et pleine de silence, s'aplatit.

DÉMÉNAGEMENT

Les portes se mettent en torse, une jambe se prend
dans un sourire et l'appartement entier s'abandonne au retard.
Les déménageurs viennent de partout, glissant
leurs mètres même dans les fissures du mur, les
rouleaux de scotch claquent jusqu'à la rue. J'attends
qu'ils emballent toutes les images de la télé, les
odeurs des restaurants, les gestes, le flux des gens.
Ces mesureurs des jours heureux & des heures de cris familiaux
pénètrent dans les prises et les tuyaux. Tout ce que nous
avons un jour caché derrière les placards & sous les planchers
socialise désormais ouvertement avec ces ratons laveurs à longue queue.
Les yeux nus, nous nous tenons au centre de toutes les pièces.
Sous le choc des ombres brisées et de tous les thés bus jusqu'à la lie,
quelques miettes encore se soustraient à
nos nombreux et invisibles départs.

C'est drôle : comme si les miettes s'étaient posées toutes seules
entre les appels & que je sois piégée avec elles dans l'intervalle sonore
& comme si les pièces en se fondant allaient me soulever dans l'air
plutôt que m'écarteler

S'EN ALLER DE CHEZ SOI, SOUDAIN

Nous suivions le courant et voyagions

en ascenseurs haut et droit vers les étages ;
en plein milieu, nous nous retournions, tels des estomacs,
les ascenseurs se mirent au carré ;
nous nous rencontrions en vêtements, achetés
en soldes, et flottions des bouquets de fleurs fraîches à la main.
C'est la distance. Certains parmi nous portaient
en séminaire, plongés dans le gazouillis des passages, c'est
la distance, la distance – d'autres, solitaires, repoussaient la neige
loin des monuments de la ville natale.

La paume de la main s'ouvre : tu y aperçois les miettes
du mois que tu viens de passer. Retrouvé dans le bras brun du fleuve
commun, petit poisson agile, avec ses dents faits de protestation silencieuse.
J'ai tenté de toucher sa joue, mais on aurait dit
l'autoroute fuyant sous les roues.
Il n'a pas bougé, pourtant
il s'échappait sous les mains comme de l'eau. C'est alors
que
c'est arrivé : les tours des maisons sont entrées dans la rivière,
et de leurs bords angulaires, elles se sont mises

à nager.

LE CHIEN ET LA MAISON

... oui, la vie dans cette maison
est terminée... il n'y en aura plus...

A. P. Tchekov, *La Cerisaie*

Je suis éternellement en train de déménager d'une maison à l'autre.
Mon dos est relié à chaque paroi par un faisceau de fils vivants.
À chaque fois je m'assieds dans un coin et les coupe.
À chaque fois le fil est blanc et résistant.
Les gens affluent comme une volée d'oiseaux vers mon occupation.
Il semble qu'avec chaque fil, je sauve une vie.

Les gens qui m'observent se battent tous de mon côté
pour que notre chien reste ici, à chaque fois près de la maison
qui pèle en zestes de lune devant mes yeux.
Mais l'Etat lutte contre nous, il veut garder les jeunes chiots,
ils peuvent servir pour les compétitions canines.
Nous sommes les seuls à aimer le chien et on nous interdit d'aimer.

Dans une grande salle en verre, lisant des doigts sur les murs modernistes,
je reconnais des fragments de l'ancien. La visite dure
des années entières. Tous les déménagements font partie de cette promenade

dans un couloir inconnu. Soudain, depuis le seuil, nous voyons notre chien noir
qui passe, avec sa voisine blanche de la maison d'en face,
roulant dans une calèche de fils vivants, et ils disparaissent de vue.

Soudain les deux, le noir et la blanche, le grand et la petite,
le poil ras et la très poilue, dans leur calèche lacrymale, ils se ressemblent
comme deux gouttes d'eau.

LA CORDE DE JUIN

Non pas seulement les pleurs,
pareils au frémissement des fleurs de Mme Dalloway,
mais le retour même des larmes à la source,
comme vers l'échine d'un grand arbre,
le voyage par les veines des plantes
nous éclairant sur l'essence des liquides,
en symbiose avec l'air que l'on respire dans le sommeil –

tout cela, des tâtonnements des pitons pendant l'escalade à travers le temps,
des mots prononcés par les autres au cours de la traversée,
murmurés dans la barbe grise de la lueur
matinale, entre la nuit et l'aube, où les mots
se jetaient dans les bras les uns des autres tels des souris de théâtre, à scander
la victoire de la vie, entre la face tournée vers soi et celle
que l'on partage avec un autre à ses côtés,
dans le cocon des significations entre deux corps

où, même en rêve, sans discontinuer,
coule la sève de toutes les pensées

D'UN ENDROIT L'AUTRE

Tu as vissé le couvercle de la chambre vitrée
où l'on nous voit plus petits – comme à travers un prisme –
et sous ce couvercle je me suis avancée à tribord des nuages bouclés. Aux îles aimables sous
ton couvercle j'étais
végétation croissante et verdissais en recouvrant sable et roches.
Tu as dû, à un moment, entendre un sifflement bizarre, pareil au train qui s'annonce à la sortie
du tunnel, sifflement d'eau bouillante dans la bouche de la mer.
Lorsque je me suis à nouveau retrouvée à tribord, je respirais,
fixant les nuages amers qui s'étaient brisés sur nos têtes.
A présent, nous ramassons du bout des doigts
la nourriture patiente pour nos cellules déjà empoisonnées,
et notre chambre vitrée navigue au milieu des vagues violettes. La ligne translucide à l'horizon,
chair verte du taillis des îles, nous fait nous effleurer, mais nous ignorons si c'est
haine ou autre chose.

LES POTIRONS GISENT DANS LES CHAMPS

La suie de l'aube se mêle à la nuit.
Les champs brûlés par l'été mordent la peau du train qui accélère encore.
Des potirons gisent plein de paix sous le soleil rougeâtre.
Tels des anges provisoires nous discutons
sous les arcades dans une voiture bleue à toit ouvrant.
Une brise instable pousse la crème de nuages à travers doigts.
Sur le lit dur de la querelle
les étoiles continuent à nous enjamber.
La nuit secoue sa crinière sous les arcades et prend la route.
Pendant la fuite je mange les pommes pierreuses des façades de Ljubljana
et le vent disperse les larmes de l'ange aux quatre coins,
plus tard on les vendra au supermarché.
Le bruissement de la mer autour de ton torse
nu qui ne s'offre qu'à moitié
aux bras de l'autre – comme une lettre.
Des potirons gisent dans les champs,
l'été a laissé en héritage des fruits sur les nappes silencieuses
et caché des pépins dans la carapace charnue du temps.
Le soleil effleure la forêt à main nue,
le train penche, une seconde, sur ses rails.

UN FILET DES CARREAUX ET DES CŒURS...

Le filet des carreaux et des cœurs palpite au-dessus de la Seine.
Nous vivons dans une maison qui coule du toit.
L'averse entre par les lucarnes à carreaux et à cœurs,
il pleut sur le lit des enfants, sur ceux qui ne sont pas encore nés,
et sur les morts d'antan. Personne
ne veut faire face à la pluie.
À l'arrière-fond, nous entendons le raffut des sèche-cheveux.
Les locataires et les propriétaires recherchent leurs lunettes
pour inspecter de plus près.
Ils ne voient rien de rien. Ils cherchent, pour voir la pluie.
Les enfants jouent tels des poissons sous la couverture vert végétal.
C'est ainsi que parfois la pluie arrive et elle insiste
sur ses messages un brin
révolus. Elle s'enroule dans le four comme un chevalier de feu,
la pluie prépare tout en sueur des spaghettis aux enfants.
Retournez ces vêtements de vieillesse, tournez les visages,
nous brûlons.
Lorsque les dames referment leurs troussees à maquillage,
l'air, envahi par l'étrincelante poussière violette,
où, carpes mourantes et muettes, elles ouvrent leurs bouches,
est saturé d'une immensité de mots tus qui leur pèse dessus.
Le filet des carreaux et des cœurs palpite au-dessus de la Seine
et il y a toi qui sais en extraire une musique, comme si tu dépliais une couverture.

NOTRE ÎLE À LA COUR DU ROI AVANT LA RÉVOLUTION

Une poutre me fait mal à l'œil
mais tout les gens me disent qu'ils ne voient rien.
Longtemps après qu'elle aurait dû faire surface
je la sens encore dans le grain de sable
logé sous ma paupière.
Ce grain est notre île où
chaque jour à nouveau on oublie.
Au milieu du grain, nous mangeons des plats raffinés, on en veut encore.

De plus en plus de doutes s'amassent
sur les lèvres, s'interpellant
bruyamment les uns les autres, des volées de pigeons
à Paris becquetant les poubelles détrempées,
les escaliers roulants qui descendent dans les égouts de la civilisation sont bouchés.
Nous faisons descendre avidement l'île slovène vers le grain de sable.

Un coup de vent jette les gens à vélo sur l'asphalte –
les poissons ne peuvent pas commencer à nager sur le sable sec.
L'île aussi frissonne sous les rafales du vent,
se froissant comme une fenêtre sablonneuse
Pour un instant, dans le reflet aérien de cette fenêtre
notre image se fracture, mais tant qu'on est en voiture
cela ne se remarque pas.
Des voitures de marque lourde
fixent les gens comme des carpes obèses,
de petites queues sur les cils de leurs faux yeux.
Pendant les battements maladroits de leurs queues,
je tombe en arc vers l'asphalte,
et la robe de Marie Antoinette me serre la taille.

Le temps dépose doucement une armure près de sa tête.
Le temps, pour le dire d'un mot :
je dis non merci à la vue depuis la cage de la voiture.

Mais les conserves en métal noir se foutent qu'on veuille interrompre
leur nage maladroite à travers la terre salée.

IL Y A DES PAPILLONS DANS L'EAU

Deux papillons tiennent à ta place
le poids des mondes
Nelly Sachs

Dans l'eau, il y a des papillons.
Je bondis pour les saisir.
À travers les vides de l'espace, à travers les vides du papier, en quête de leurs couleurs séchées.
Les rebondissements abîmés, abîmées les réponses.
Les robes blanches de Jeanne prises sur soi, les papillons sont dans l'eau.

Les papillons sont dans l'eau et bien qu'ils souffrent,
nous ne pouvons pas les saisir;
leurs queues minuscules nous vomissent de l'eau au visage.
Il existe un tesson anonyme interposé entre
nos yeux et eux –
des entailles d'avant la naissance.
Dans l'air d'encre noir.
Gardons-nous encore de l'eau entre nos corps ?
La versons-nous dans des tasses communes
qu'on repousse, et qui flottent sur la rivière ?
Et nous voilà qui abandonnons les jardins
parsemés de sable bleu,
plus près de la vérité, plus près du dérapage, plus près du ratage.

ARBRES

Je n'ai pas de pouvoir sur les arbres qui sont en moi.
Sur les arbres sans sol sous eux,
aux petites graines entre les doigts,
aux couronnes à coiffures somptueuses
dans le cœur, dans les poumons. Les arbres,
faisant bonne figure : on leur fait avaler
des assiettes pleines de mots. Même pendant leur sommeil.
Pourquoi devrais-je m'en faire, trembler
que leurs yeux ne s'effacent? Comme quand on observe des strates
infinies d'eaux immenses, n'émettant aucune réponse.
Les arbres se propagent avec la force gazeuse des bombes atomiques. Leurs
mains me propagent. Les arbres posent le silence sur le bout
de la langue comme la mort qui s'était levée de sur une borne.
Soudain, tout autour l'éclair d'un pré limpide:
est-il possible qu'il ait commencé dans la parole ?
C'est le silence à présent, silence pour durer, silence
éternel : un corps est là dans la journée sur
les strates des eaux immenses.

Arbres: ils ont épuisé les lointains, habitant les rives silencieuses
des lacs. Ils s'endettent du côté sombre
de la lune, sur les lèvres lancéolées des herbes, dans les promesses
qu'ils n'ont pas inventé eux-mêmes, et ils ont l'oreille de
ceux à qui de trop grandes distances ont été imposées.
Ces mains des arbres, il n'y en a pas, pourtant
des secondes impitoyables tombent des feuilles
telles des gouttes, et passent dans l'horizon.
Arbres : ils trépignent d'impatience, mais leur propre poids
les enjambe car dans la file il passe devant leurs cœurs. Les
gorges des cigognes s'essorrent au dessus du lac
devant les yeux des arbres, dessinant un cube dans la ligne aérienne,
puis disparaissent, inaudibles.

Cette Terre, robe plissée de myriades
de coquillages morts, dansant dans le cercle des millénaires.
Elle se laisse dévorer par les mains luisantes
des vagues colossales. Pas de bord, pas de ligne côtière, du moins
les arbres ne le comprennent pas. Ils font confiance à tous. À tous les vents,

à toutes les paroles, propagées à travers les sutures déchirées des aires cérébrales.
Les arbres font une course pétrifiée dans la cuvette étroite
des hommes murés dans leur siècle.
Où sont vos yeux d'arbre, qu'un filet de bonté y coule?
À quoi bon rogner les bords des coquillages, tailler la crinoline de la Terre?
Pourquoi trembler pour les yeux effacés, alors que les arbres voient?

41